

Dans ma maison, vous lirez...



ill. A. Godard pour *Maman-dlo*, Albin Michel Jeunesse.

par Rodney Saint-Éloi*

Lire, parler, écrire, éditer :
autant de gestes, de rapports
à la parole, à l'enfance
et au livre que Rodney Saint-Eloi,
écrivain et éditeur haïtien,
évoque à travers son histoire
personnelle.

Enfant, je ne savais pas lire. Je ne savais pas ce que c'était un livre pour enfant. Cela n'existait pas chez nous, à Port-au-Prince. Pourtant je connaissais le livre, sans savoir par quel tour de passe-passe. Je savais par exemple qu'une chose était vraie si elle venait des livres. Je ne sais pas comment ni à quel moment précis la lecture s'était imposée à moi. À l'école primaire, il n'y avait pas de bibliothèque non plus. C'était sous la dictature des Duvalier (fils). Le livre était encore considéré dans certaines familles comme un objet dangereux. Duvalier père pourchassait les lecteurs. Tous ceux qui lisaient des livres, gros, ou plutôt des livres à reliure rouge, on disait qu'ils voulaient faire la révolution. Le mot Révolution était rayé du vocabulaire usuel, comme les mots Démocratie, État, Nation, Droits de l'homme, Liberté, Égalité, Fraternité. Le fils du dictateur ne connaissait pas grand-chose des livres ni des mots. Mais on ne sait jamais... Le malheur n'a pas de klaxons. Donc, on se le tenait pour dit : les livres étaient des objets suspects.

* Né à Cavaillon au sud d'Haïti, Rodney Saint-Éloi vit depuis 2001 à Montréal. Poète, écrivain, il a fondé en 1991 à Port-au-Prince les éditions Mémoire et en 2003 à Montréal les éditions Mémoire d'encrier.

Un lecteur pouvait être traité à tout moment de communiste. Communiste, en créole Kamoken, cela voulait dire l'exil pour les plus chanceux, la prison à vie, souvent la mort.

Quelques livres traînaient pourtant ça et là. Des jeunes hommes audacieux se promenaient avec un livre sous le bras. Cela faisait chic, sérieux et intellectuel. En classe, on avait à réciter comme de vaillants bonshommes nos leçons d'histoire, avec bravoure... À l'arrivée de l'expédition Leclerc envoyée par Bonaparte, le Général Henry Christophe Commandant du Cap ; on martelait chaque mot et chaque phrase comme des menuisiers, on jouait également des pieds. Les mots étaient d'abord des sons qui évoquaient une musique, quelque chose de doux, de tendre ou carrément de tragique. Sur la cour d'école, on jouait avec les mots. Notre jeu favori était la parodie. Pour le lancer du drapeau, on a donc tout mis sens dessous dessus le fameux hymne national : *Pour le drapeau pour la patrie, mourir est beau* devint alors avec un accent grave *Les souliers du pays déchirèrent nos chaussettes...* On inventait nos livres à notre manière. On se vengeait sur les mots. On s'en sortait pas mal. On jouait aussi, parallèlement aux contes du soir, à des jeux de devinettes et de cache-cache. On tirait des contes. On ne savait que choisir entre Dame Lune et Monsieur Soleil. On était maîtres de nos voix.

Le souci de la langue française était très présent. En classe, on nous faisait copier de longues dictées tous les jours. Et cela devait être, comme disaient nos maîtres, impeccable, *zéro de faute* ! Un désir de lecture, mais en attente de livre. Je lisais les journaux. Les vieux journaux. Sans aucune préoccupation de l'actualité. J'étais aussi friand de littérature éro-

tique. Un soir, j'ai été puni parce que j'avais un livre dans mon sac, avec en première de couverture le portrait d'une femme nue. Sacrilège ! Pour la censure des mœurs, chaque famille était d'une vigilance extrême : les livres étaient considérés comme des objets dangereux. Il fallait contrôler la lecture des enfants, pour leur éviter le pire, c'est-à-dire devenir communistes. Je lisais tout. Des livres attrapés au hasard, des romans-photos, avec des images en couleurs... et mes héros de jeunesse : Blek le Roc, Tintin, Kiwi, en BD petit format en noir et blanc. Dans les années soixante-dix à Port-au-Prince, j'avais à peine dix ans. L'institut me forçait à « m'exprimer », c'est-à-dire à parler en français, et correctement, s'il-vous-plaît. C'est ainsi que le livre est devenu cette frénésie de la langue. Le livre, ce passage obligé à l'être, au savoir et à l'âge adulte... On devait pouvoir s'exprimer pour se faire respecter. On lisait dans la classe à haute voix. Tout le monde était puni quand survenait un lapsus. Valait mieux tomber malade plutôt que de buter sur une phrase. Jamais prononcer un u pour un i... ne pas se tromper de genre. Une faute française peut vous poursuivre comme un larcin ou un petit crime toute l'année. Chacun avait alors – à travers cette langue – une dignité à sauver.

C'est ainsi que je suis devenu schizophrène. Le français est la langue de l'autre, pour l'autre. La langue du faire-valoir. La langue à montrer, à parler pour faire chic, pour mentir, pour cacher sa pensée, et se cacher derrière. Une fois la classe terminée, tout le monde dit merde au professeur ; on revient à la vie normale, en chantant des merengues en créole, ou en jouant au football dans notre langue maternelle.

Ma véritable rencontre avec le livre se fait en province, à Cavaillon, chez mon arrière-grand-mère, Tida, mon héroïne favorite. Elle habitait Chatry, petit village perché au haut d'un petit morne blanc, adossé à une rivière aux roches grises. Tida avait deux passions : la Bible et sa tombe. Le soir, elle lisait la Bible, et le matin, elle arrosait les fleurs de sa tombe. Le jour, elle expédiait les affaires courantes, sans trop y mettre le cœur. Tida reprenait les mêmes gestes, mais toujours avec un zeste d'élégance. Tous les soirs, elle ouvrait sa Bible à la même page et lisait le même psaume. Je l'écoutais lire avec conviction : *L'Éternel est mon berger / Je ne manque de rien. / Dans des prés d'herbe fraîche / Il me fait reposer.* De l'autre côté de la montagne, montaient saccadées les voix des conteurs et les rires dans la nuit rouge. J'étais fasciné par la conviction de ma grand-mère. Elle avait un livre. Un seul livre. Son bonheur en dépendait. Elle ne sortait jamais sans sa Bible. Cela m'a pris longtemps pour comprendre qu'elle ne savait pas lire...

J'avais treize ans. J'éprouvais un profond sentiment de solitude. Je vivais au fond de Saint-Antoine avec ma mère, mes frères et sœurs. La pauvreté nous guettait. Maman devait travailler très fort et très dur. J'avais treize ans. On m'appelait Docteur-Ingénieur. C'était pour me rappeler que je n'avais pas droit à l'échec. C'était pour me rappeler que j'étais l'espoir du quartier. Dire que j'étais profondément seul, avec mes rêves. Profondément seul. Comme un gamin qui avait besoin d'espaces pour lâcher sa soif du monde. C'est peut-être grâce à cette solitude que je me suis réfugié dans la lecture. Je me rappelle comme si c'était hier l'un des premiers



Affiche politique de 1986 sur laquelle le dictateur Jean-Claude Duvalier et la dictature sont comparés à un arbre qu'il faut non seulement abattre mais dont il faut également supprimer la souche pour qu'il ne repousse jamais, in : Haïti. *La Perle nue*, Vents d'ailleurs





livres que j'aie lus : *Les Lettres de mon moulin*... Je ne sais plus comment ce livre m'était tombé entre les mains. J'ai compris avec ce livre que j'avais un destin de lecteur. J'étais persuadé que j'avais trouvé ma voie. L'auteur m'a parlé en ami. Ces lettres, j'en étais à la fois l'expéditeur et le destinataire. Je me suis mis à regarder les livres avec plus d'amitié, un mélange de bonheur et de complicité. J'ai appris à me déplacer vers l'autre avec *Les lettres de mon moulin*. J'ai senti profondément les odeurs de la Provence. J'étais tour à tour le curé, l'amoureux, le poète. Plus tard, je serai, toujours avec Daudet, *le petit chose*.

Très tôt, je suis devenu écrivain. Mes auteurs étaient mes amis favoris. Je n'avais pas trop d'efforts à consentir pour changer de statut : je devais traverser la rue. J'ai écrit n'importe quoi. Vite. Mal. Pour des amis qui devaient motiver une absence. Un retard. Pour le jeune amoureux timide, qui voulait une lettre. Pour une tante qui ne savait pas écrire. Et pour moi-même, je griffonnais quelques poèmes d'humeur quand je n'arrivais pas à comprendre que la vie est faite de blues aussi. J'ai appris à écrire, à mentir, à séduire. Par besoin d'amour. Pour exister. Pour devenir comme un livre. Pour être regardé, touché, désiré. J'avais à peine quinze ans et j'ai compris la nécessité d'écrire pour ne pas crever de honte, pour retrouver ma vérité et la dignité perdue, pour m'exprimer, quoi !

Quelques années plus tard. Après l'université, je rêvais de devenir éditeur afin de publier mes textes et ceux de mes amis. Pour continuer le cycle de la

parole : lire – écrire – éditer. J'avais le sentiment que ce geste était fondamental, comme un hôpital pour enfant.

Je publiais de la poésie, avec des aînés : René Philoctète, Georges Castera, Lyonel Trouillot ; avec des amis : Gary Augustin, Marc Exavier, Emmelie Prophète, Euphèle Milcé, etc. La littérature-jeunesse m'est venue un jour comme une révélation. Cela devait avoir quelque chose à voir avec mon arrière-grand-mère puisque la révélation eut lieu aux Cayes, à quelques kilomètres de sa tombe. J'animais une lecture-conférence autour d'un de mes recueils de poèmes : *J'avais une ville d'eau de terre et d'arc-en-ciel heureux* (1999). Une écolière (Yveline qu'elle s'appelle), qui prenait la parole, disait ceci : « Je n'aimais pas lire. Je lisais en classe des histoires de petite princesse perdue dans des villes étranges. Ni les auteurs ni les personnages ne me ressemblaient. Je pensais que des gens comme moi n'étaient jamais dans des livres. C'est en lisant un livre de Deyita que j'ai découvert que j'existais. Depuis, je me cherche dans des livres. Ces livres qui parlent de moi et de ma réalité me font exister.... » C'est elle qui m'a appris mon métier d'éditeur. Je me suis dit alors pourquoi ne pas écrire des livres pour que les gens puissent exister. Pourquoi ne pas écrire pour toutes les jeunes filles comme Yveline ? C'est ainsi que j'ai créé aux éditions Mémoire à Port-au-Prince deux collections de livres-jeunesse. La première collection rassemble des titres qui parlent de la réalité haïtienne et des jeunes. La deuxième, Collection des personnages célèbres, dresse le profil d'écrivains noirs : notamment Aimé Césaire, Jacques Roumain. À Montréal en 2003, j'ai fondé Mémoire d'encrier, la littérature-jeunesse a gardé sa place, avec

des textes d'auteurs du monde, qui parlent de réalités culturelles différentes.

Lire, écrire, éditer : ce triple geste est à moi. C'est la maison où j'habite. Si tu y viens, n'hésite pas. Entre sans frapper comme le soleil. Entre en ami. Ouvre grand portes et fenêtres ! Laisse entrer toutes les mers et les musiques du monde. Allonge-toi et vas-y entre les mots.

Mimi Barthélémy, ill. É. Barthélémy : *L'Histoire d'Haïti racontée aux enfants*, Mémoire d'encrier

